



## CINÉMA AMÉRICAIN



(Charlie Chaplin)

D'excellents esprits peu initiés encore à l'histoire et aux destinées du cinéma, s'étonnent volontiers du succès qu'ont remporté les films de Douglas Fairbanks et de D. W. Griffith. *A travers l'orage*, la dernière œuvre de Griffith, soulève actuellement les plus vives discussions. Les intellectuels ne peuvent comprendre qu'on accepte les invraisemblances et les banalités des scénarios américains. C'est sans doute que plus attachés au fond qu'à la forme, ils n'ont pas compris que la puissance du moyen d'expression est telle, chez Griffith par exemple, qu'elle l'emporte sur le sujet traité. Les Américains, quoi qu'on en dise, n'ont pas cherché de formule internationale. Ils sont demeurés américains. Mais, ils ont étudié les ressources d'un art en formation, ont découvert en lui certaines forces de création, ont compris la richesse de la matière nouvelle, et les premiers, ont perfectionné assez l'outil pour asservir les premiers éléments de cette matière. Et la foule qui les acclame à l'heure présente, a raison.

\*\*

Les étapes de notre première initiation à la cinégraphie américaine sont marquées par quelques films notoires, qui représentent à eux seuls des dates : *Pour sauver sa race*, de Th. Ince, *Forfaiture*, de Cecil B. de Mille et *Une Aventure à New-York*, avec Douglas Fairbanks; les films de Charlot l'ont mis à part, car ils ne sauraient être compris dans une classification quelconque. Les trois films désignés ne sont certes pas les plus parfaits qu'aient réalisés ces artistes : Thos Ince a fait

aussi bien avec *Civilisation*, *Illusion*, *Richesse Maudite* et même avec *l'Auberge du Signe du Loup* et la *Conquête de l'Or*; Cecil B. de Mille s'est révélé plus complet dans *Jeanne d'Arc*, les *Conquérants* et le *Fruit Défendu*; Douglas a prouvé plus de violente santé dans le *Signe de Zorro*. Mais, à une époque particulièrement indigente, *Pour Sauver sa race* a fait réfléchir les artistes, *Forfaiture* a sonné comme un grand coup de gong parmi la foule et *Une aventure à New-York* a provoqué la découverte d'un rythme humain nouveau et proprement moderne. Certes, Thos Ince se révélait comme le premier poète de l'écran. Il y apportait une fougue étonnante, une puissance qui s'exaltait dans la minutie et un lyrisme qui emportait l'enthousiasme et faisait oublier la relative perfection du « métier ». Pour retrouver un tel exemple de lyrisme, il nous a fallu attendre les *Proscrits* et *l'Épreuve du Feu*, du suédois Sjostrom. Cecil B. de Mille, malgré « l'appassionnata » de *Forfaiture*, qui nous a valu tous les sous-Bernstein du cinéma et quelques *Secret du Lone-Star*, restait trop féminin. On trouvait dans les films de Thos Ince une sensibilité qui s'exprimait en des nuances aussi délicates, aussi subtiles mais un lyrisme exceptionnel qui allait droit à nous. C'était un cri d'admiration. On ne comprenait pas tout à fait, mais on allait enfin comprendre, Thos. Ince nous a préparés à Griffith; il révélait un souci d'intention morales assez fréquent dans la littérature et l'art américains, il nous étonnait surtout par la révélation d'une *personnalité*. Le cinéma n'apparut plus seulement comme une industrie. C'était le triomphe du sentiment exprimé par le moyen



(Constance Talmadge)